

fruits confits, dans laquelle il puisait fréquemment, composait, avec son album et un crayon, tout le bagage dont il se munissait en ces occasions ; il courait, la canne à la main, à la chasse des idées musicales ; et dès qu'il en avait fait lever une, il s'arrêtait un moment pour la saisir et la fixer sur le papier.

“ En rendant hommage, dans ses *Lettere Haydine*, au talent de Ferdinand Paër, Carpini dit que ce spirituel compositeur écrivait les partitions de *Camille*, de *l'Agnese*, de *Sargine*, tout en badinant avec ses amis, et en faisant mille récits joyeux, tandis qu'au même moment, il trouvait encore le loisir de gronder ses domestiques, de quereller sa femme et ses enfants, et de faire de tendres caresses à son chien bien aimé. Paesiello ne pouvait pas trouver une note s'il n'était couché dans son lit ; et c'est entre deux draps qu'il inventa les charmants motifs de *Nina*, de *la Molinara* et du *Barbier*. Zingarelli, avant de prendre la plume, se transportait dans une haute région intellectuelle, en lisant plusieurs passages, soit des Pères de l'Eglise, soit des classiques latins ; ainsi préparé, il mettait moins de quatre heures à improviser un acte de *Pyrrhus* ou de *Roméo et Juliette*. ”

“ Carpani parle d'un Marcantonio Anfossi, frère du célèbre Anfossi, et qui, probablement, eût lui-même atteint une haute renommée musicale, s'il ne fût mort très jeune. Ce Marcantonio était moine, et son procédé pour stimuler la faculté créatrice était assez étrange ; ce n'était point devant un clavier qu'il se plaçait pour composer, mais bien devant une table sur laquelle il faisait apporter sept ou huit plats surchargés de chapons rôtis, de cochons de lait rissolés et de saucisses fumantes. Au milieu de cette bienfaisante vapeur, les inspirations les plus suaves se produisaient sans effort.

“ Haydn, sobre et régulier comme Newton, silencieusement enfermé dans son cabinet de travail, avait aussi son petit artifice : il se rasait, se poudrait, mettait du linge blanc, s'habillait de la tête aux pieds, comme pour aller présenter ses respectueux hommages au prince Esterhazy son patron, ou même à l'empereur d'Allemagne ; puis, s'asseyant devant un bureau sur lequel il y avait papier soigneusement rayé et plumes bien taillées, il mettait à son doigt la bague dont son révérend souverain lui avait fait présent ; après ces préliminaires, il commençait à écrire ; cinq ou six heures s'écoulaient sans qu'il ressentît aucune fatigue ; pas une rature ne venait déparer l'extrême propreté de ses notes, d'ailleurs assez peu lisibles, et que lui-même appelait ses pattes de mouche, tant elles étaient grêles et serrées.

“ Lorsque je me trouve livré tout à fait à moi-même, écrivait Mozart en 1788, lorsque je suis seul, et que j'ai l'âme calme et satisfaite, que, par exemple, je suis en voyage dans une bonne voiture, ou que je me promène à pieds après un bon repas, ou que la nuit je suis couché sans avoir sommeil, c'est alors que les idées me viennent et qu'elles s'offrent en foule à mon esprit. Dire d'où elles viennent, et comment elles arrivent, cela me serait impossible ; ce qui est certain, c'est que je ne puis pas les faire venir quand je veux. ”

Méhul composait en plaçant sur son piano une tête de mort ; tandis que l'auteur de l'oratorio de

*Judas Machabée*. Haendel, puisait ses inspirations dans une bouteille de vin.

Fouquières, peintre flamand du dix septième siècle, ne peignait jamais sans avoir l'épée au côté.

Lucas de Leyde peignit et grava dans son lit pendant les dernières années de sa vie.

Léonard de Vinci, avant de se mettre à peindre, commençait toujours par faire de la musique.

Quelqu'un qui avait connu Godecharles, sculpteur belge, (mort en 1835), raconte sur lui le trait suivant :

“ En entrant un jour chez lui, à Bruxelles, je vis environ trente personnes à genoux et récitant les *Litanies de la Vierge*, femmes, enfants, voisins, ouvriers, tous faisaient chorus. On n'entendait que le retour du grave et religieux *bied vorons* (priez pour nous). Je crus qu'il y avait là un agonisant, et je voulais me retirer.—Restez, me dit-on, cela va finir. Le maître est au moment d'entamer un bloc de marbre, et l'on prie Dieu pour qu'il n'y rencontre ni mauvaise veine ni coquille. ”

“ Pendant l'hiver, Auguste, dit Suétone, mettait quatre tuniques par-dessous une toge épaisse ; il y ajoutait une chemise et un vêtement de laine ; il se garnissait aussi les cuisses et les jambes. L'été, il couchait les portes de sa chambre ouvertes, et souvent sous le péristyle de son palais, où des jets d'eau rafraîchissaient l'air, et où un esclave était, en outre, chargé de l'éventer, il ne pouvait souffrir le soleil, pas même celui d'hiver ; et jamais il ne se promenait à l'air, même chez lui, sans une large coiffure. ”

“ Ferdinand II, grand duc de Toscane (mort en 1670), était, dit l'abbé Arnauld, esclave de sa santé. Je l'ai vu se promener dans sa chambre, au milieu de deux grands thermomètres, sur lesquels il avait continuellement les yeux attachés, et s'ôter, se remettre des calottes, dont il avait toujours cinq ou six à la main, selon les degrés de froid ou de chaud que ces machines lui marquaient. C'était une chose assez plaisante à voir ; il n'y a point de joueur de gobelets qui soit plus adroit à les manier que ce prince l'était à changer ses calottes. ”

“ L'abbé de Saint-Martin, qui, au dix-septième siècle, se rendit si ridicule par ses prétentions et ses manies, avait toujours, dit le Fureteriana, neuf calottes sur la tête pour se garantir du froid, avec une perruque par dessus, qui était toujours de travers et mal peignée ; de manière que sa figure n'était jamais dans une situation naturelle. Il avait neuf paires de bas l'une sur l'autre, comme neuf calottes ; son lit était de briques, sous lequel il y avait un fourneau, où il faisait faire du feu, pour se donner tant et si peu de degrés de chaleur qu'il en souhaitait ; ce lit n'avait qu'une petite ouverture par où il se couchait comme les Espagnols. ”

Le jésuite Ghezzi, écrivain du dix-huitième siècle, portait sept bonnets sous une perruque.

Le savant mathématicien Fourier était revenu d'Egypte presque perclus de rhumatismes, et avec une sensation continuelle de froid ; il souffrait cruellement quand il se trouvait dans une température au-dessous de vingt degrés Réaumur ; un domestique le suivait partout, prêt à lui prendre ou à lui donner un manteau. Dans les derniers temps de sa vie, épuisé par un asthme dont il souffrait depuis sa